

LE QUOTIDIEN DE L'ART

03.07.26

l'hebdo

ENQUÊTE

Centres d'art : des acteurs essentiels en voie de précarisation

LE QU
ART
IER

CENTRE
D'ART
CONTEM-
PORAIN
DE
QUIMPER

DÉCRYPTAGE

L'association NOC :
« On crée une bulle,
un espace où les enfants
hospitalisés peuvent
développer
leur imaginaire »

VU D'AILLEURS

La Guaira : sous
les décombres,
artistes et habitants
organisent
leur solidarité

Nouveau Musée National de Monaco – Villa Paloma

VICTOR BRAUNER

03.07.
2026 –

– 03.01.
2027



L'AVENTURE MAGIQUE



Retrouvez toutes nos offres d'abonnement
sur lequotidiendelart.com/abonnement

Le Quotidien de l'Art est édité par Beaux Arts & cie,
sas au capital social de 2 100 220,80 euros
9 boulevard de la Madeleine – 75001 Paris rcs Paris
n°435 355 896 - CPPAP 0330 W 91298 issn 2275-4407
Propriétaire : Frédéric Jousset
www.lequotidiendelart.com – un site internet hébergé par
Platform.sh. 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris,
France – tél. : 01 40 09 30 00.

Directrice générale Solenne Blanc
Directeur général délégué et directeur de la publication
Jean-Baptiste Costa de Beauregard
Éditrice adjointe Constance Bonhomme

Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau
Rédacteur en chef Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com)
Rédactrices en chef adjointes

Alison Moss (amoss@lequotidiendelart.com)
Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)

Cheffe de rubrique Marine Vazzoler
(mvazzoler@lequotidiendelart.com)

Rédactrice Jade Pillaudin

Contributeurs de ce numéro Radidja Cieslak, Dolores
Dávila, Jordane de Fay

Directrice du studio graphique Sora Sauvignon
Maquette Yvette Znaménak
Secrétaire de rédaction Diane Lestage
Iconographe Léa Vicente

Publicité digital et print (advertising@lequotidiendelart.com)

Pôle Art France Peggy Ribault, Clara Debrois, Julie Livan

Pôle Hors captif Hedwige Thaler

International Sales Dominique Thomas

Studio Lola Jallet (studio@beauxarts.com)

Abonnements abonnement@lequotidiendelart.com
tél. : 01 82 83 33 10

Converture Le Quartier à Quimper. © Wikimedia Commons.

© ADAGP, Paris 2026, pour les œuvres des adhérents.

TÉLEX 03.07

➔ La Révélation Bande dessinée (dotée, entre autres, de 5 000 euros), créée par l'ADAGP en partenariat avec Quai des Bulles pour valoriser et encourager le travail des auteurs émergents de bandes dessinées, a présélectionné 10 ouvrages qui seront en lice pour la 11^e édition du prix : Lucrèce Andreae avec *Amères* aux éditions Delcourt, Alice Bienassis avec *Salomé* aux éditions Delcourt, Marguerite Boutrolle avec *De bonne foi* aux éditions Dargaud, Baptiste Delengaigne avec *Trop tard* aux éditions 2042, Juliette Hayer avec *Levure* aux éditions Sarbacane, Mansoureh Kamari avec *Ces lignes qui tracent mon corps* aux éditions Casterman, Lucas Landais avec *Je reviens dans six mois* aux éditions Albin Michel, Emmanuel Lantam avec *Marly ou la neige en été* aux éditions Réalistes, Yann Le Bec avec *Les singes* aux éditions Dupuis et Pavel Bart avec *Belle de soie* aux éditions Delcourt.

➔ La Deutsche Bank réoriente son engagement culturel à Berlin et fermera son espace d'exposition PalaisPopulaire à la fin de l'année 2026 pour s'engager dans des nouveaux formats. Depuis 1997, la Deutsche Bank disposait d'un lieu d'exposition permanent à Berlin, le « Deutsche

Guggenheim » en collaboration avec le Guggenheim Museum de New York, puis, à partir de 2013, au même emplacement mais sous le nom de « Deutsche Bank KunstHalle ». Le PalaisPopulaire avait ouvert ses portes en 2018, à quelques mètres de là, dans l'historique Prinzessinnenpalais, en tant que forum dédié à l'art et à la culture.

➔ L'édition 2026 du Prix du Livre d'Art récompense cette année quatre ouvrages : *Les arts africains* de Yaëlle Biro et Constantin Petridis (Citadelle & Mazenod) dans la catégorie Livre d'art, *Sorcières ! À trop chercher le diable* de Krystel Gualdé (éditions du Château des Ducs de Bretagne) dans la catégorie Catalogues d'exposition tandis que dans la catégorie Prix Jeunes du livre d'art c'est *Eduquer et séduire. Images scolaires de l'Empire au temps colonial (1870-1960)* de Sophie Leclercq (Presses du réel) qui a été récompensé et dans la catégorie Prix spécial du jury c'est *Les Très Riches Heures du duc de Berry* de Matthieu Deldicque (In Fine éditions d'art et Château de Chantilly).

➔ La Galerie Lelong de New York représente désormais la peintre américaine de 47 ans Sarah Cain.

16.05
— 01.11

Varengueville-sur-Mer
Musée Michel Ciry

Jacques Perconte À fleur de forêt

NORMANDIE
IMPRESSIONNISTE
2026

MC Musée
Michel Ciry



Philippe Ramette lauréat du prix de sculpture François Masson

Pour la deuxième édition du prix de sculpture François Masson, les membres et correspondants de la section de sculpture de l'Académie des beaux-arts (Jean Anguera, Eva Jospin, Jean-Michel Othoniel, Anne Poirier, Brigitte Terziev, Françoise Docquier, Catherine Francblin et Patrick Poirier) ont distingué Philippe Ramette (né en 1961) artiste qui dans sa pratique photographique et sculpturale se met en scène dans des postures insolites, défiant les lois de la gravité, et qui interroge la perception et le rapport du corps dans l'espace. Créé en 2024, le prix de sculpture François Masson de la Fondation Louis Le Masson et François Masson - Académie des beaux-arts récompense tous les deux ans, par une dotation de 50 000 euros, un sculpteur dont l'œuvre entre en interaction avec le paysage ou l'espace accessible au Présentée dans des villes telles que Nantes, Paris ou Lyon, les sculptures surréalistes de Philippe Ramette s'inspirent de la statuaire classique mais développent des scénarii comiques, parfois absurdes, souvent poétiques. Prêtant ses traits à un explorateur en costume, l'artiste engage son protagoniste dans la quête d'un ailleurs poétique, sous la mer, au sommet d'une montagne ou dans une montgolfière. L'artiste développe aussi des œuvres à vocation plus introspective, questionnant son propre rapport au processus créatif. Représenté par la galerie parisienne Xippas, exposé au Festival Exmuro à Québec, au Bonisson Art Center à Rognes, ou encore au Musée Xie Zilong en Chine, Philippe Ramette a plusieurs fois participé



au Voyage à Nantes : en 2023, dans le cours Cambronne, il avait proposé *Éloge de la transgression*, représentant une écolière grimpant sur socle vide, et *Éloge du pas de côté*, dans laquelle sa propre figure se tient en équilibre dans les airs, un seul pied sur un socle. Ses œuvres sont aujourd'hui présentes dans

de prestigieuses collections publiques et privées, parmi lesquelles le Centre Pompidou, le Centre national des arts plastiques, le MAC VAL ou la Maison Européenne de la Photographie.

JADE PILLAUDIN

academiedesbeauxarts.fr

Philippe Ramette.

© Photo Max Torregrossa.

Philippe Ramette.

Éloge de la contemplation, 2025. Œuvre réalisée dans le cadre du programme « River Movie » dirigé par Jérôme Sans pour la Métropole de Lyon.

© Photo Thierry Fournier / Métropole de Lyon / Adagp, Paris 2026.

Appel à projet Expositions Gulbenkian Automne

FONDATION
CALOUSTE GULBENKIAN
DÉLÉGATION EN FRANCE

Belgique
France
Luxembourg
Monaco
Suisse

Candidatures
du 1^{er} septembre 2026
au 15 octobre 2026

2026

Centres d'art, musées, fondations, institutions culturelles, associations, soutenez un/une artiste de la scène portugaise. Ce dispositif d'aide à la réalisation d'expositions vise à soutenir la programmation d'artistes de toutes disciplines des arts visuels. Détails et modalités de candidature sur www.gulbenkian.pt/paris

Le fonds Albert Camus entre dans les collections nationales

La Bibliothèque nationale de France (BnF) a dévoilé le 2 juillet des centaines de documents ayant appartenu à Albert Camus, dont les manuscrits originaux de *L'Étranger* et du *Premier Homme*, qui entrent tous dans les collections nationales. Ce fonds Albert Camus regroupe, outre plusieurs manuscrits de l'écrivain, des essais, des œuvres théâtrales, des agendas, des articles de presse, mais aussi une partie de sa correspondance privée, notamment avec André Malraux et Simone de Beauvoir. « C'est un moment particulièrement important et émouvant. C'était une priorité (pour l'État) que ce fonds reste en France », déclarait la ministre de la Culture, Catherine Pégard, lors d'une conférence de presse. Et d'ajouter : « Cette acquisition, pour le montant de 9 millions d'euros, représente l'une des plus importantes dans le domaine littéraire ». « Ce qui rend le fonds extraordinaire, c'est



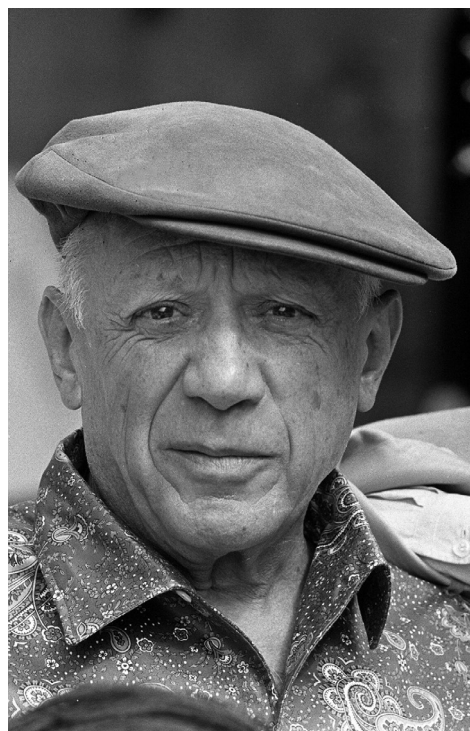
son volume, 250 boîtes soit 50 mètres linéaires, et la qualité des documents qu'il conserve », souligne quant à lui Guillaume Fau, directeur du département des manuscrits à la BnF. « Le deuxième trésor du fonds, après le manuscrit de *L'Étranger*, c'est celui du *Premier Homme* retrouvé dans la voiture où Camus a trouvé la mort », poursuit Guillaume Fau. Le fonds, accessible dès maintenant

Un des manuscrits d'Albert Camus présenté à la BnF le 2 juillet 2026.

SIMON WOHLFAHRT / AFP

aux chercheurs, sera présenté au public lors d'une exposition prévue en mars 2027 à la Bibliothèque nationale de France pour célébrer le 70^e anniversaire du prix Nobel d'Albert Camus.

MARINE VAZZOLER (AVEC AFP)



Pablo Picasso 1959.

© Dalmas / Sipa.

Un Picasso retrouvé dans le Val-de-Marne

C'est lors d'une perquisition dans un pavillon de la commune d'Ormesson-sur-Marne que la brigade des stupéfiants du SDPJ 94 (Service départemental de Police judiciaire du Val-de-Marne) a identifié un tableau de Pablo Picasso, estimé entre 12 et 15 millions d'euros. La police a fait cette découverte peu ordinaire alors qu'elle avait déjà saisi 17 kg de résine de cannabis, des vêtements de luxe et des milliers d'euros d'argent liquide dans le cadre d'une enquête de trafic de stupéfiants. Propriété d'une collectionneuse singapourienne, ce portrait de Marie-Thérèse Walter – née en 1909, compagne de Picasso entre 1927 et 1935, mère de Maya Ruiz-Picasso, décédée en 1977 – a été retrouvé au domicile de la tante de l'un des six suspects interpellés par la police entre Champigny-sur-Marne, Pavillons-sous-Bois et Bobigny. Selon

des informations obtenues par le Parisien, l'homme de 37 ans, employé dans une société parisienne spécialisée dans le stockage d'œuvres d'art, aurait durant sa garde à vue « reconnu le vol, tout en expliquant qu'il cherchait à démontrer les failles de sécurité de son entreprise. » Suspecté d'être « un semi-grossiste de la drogue », il a été placé en détention provisoire vendredi 19 juin pour trafic de stupéfiants aux côtés de deux autres des personnes interpellées. Au sujet du tableau, le parquet de Créteil a ouvert une enquête pour vol et recel, et un audit aurait été lancé au sein de la société de stockage. Un portrait de 1932, intitulé *la Lecture (Marie-Thérèse)*, a été adjugé en novembre dernier chez Christie's à Londres pour 35,4 millions de livres, soit plus de 39 millions d'euros.

JADE PILLAUDIN



Centres d'art : des acteurs essentiels en voie de précarisation

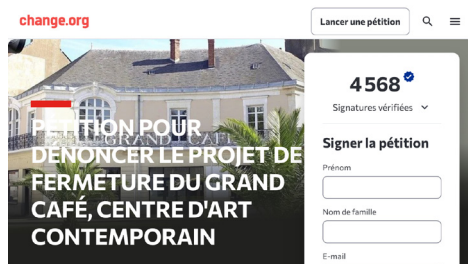
Mobilisation devant Le Grand Café - centre d'art contemporain, Saint-Nazaire, 12 juin 2026.

Ci-dessous : La pétition pour dénoncer le projet de fermeture du Grand Café à Saint-Nazaire.

Après la fermeture de plusieurs centres d'art ou l'annonce de baisses drastiques de leurs subventions, le milieu de l'art contemporain s'inquiète d'un détricotage progressif du maillage territorial des arts visuels. Analyse.

PAR JORDANE DE FAÏ ET MARINE VAZZOLER

Le 12 juin, 200 personnes se rassemblent devant Le Grand Café, centre d'art contemporain à Saint-Nazaire, pour s'opposer à la décision du maire David Samzun (Divers Gauche) de fermer l'espace d'exposition d'ici avril 2027 : « *Ce lieu, c'est notre avenir à nous, c'est aussi un avenir pour tout le monde, un échappatoire à la vie quotidienne* », témoignait alors une étudiante aux Beaux Arts de la ville auprès du journal local *Saint-Nazaire News*. Quelques jours plus tôt, une pétition - qui a, à ce jour, recueilli plus de 4 500 signatures - rappelait que cette fermeture est la fin d'un « *projet exigeant et généreux, engagé dans des missions d'intérêt général au service de la création, de la transmission et de l'accès à la culture. C'est aussi le licenciement d'un équipe de dix personnes et le chômage en perspective pour de nombreux collaborateurs du centre d'art dont beaucoup d'artistes locaux* ». Car lorsqu'un centre d'art ferme, ce n'est pas qu'un lieu qui se perd. C'est, pour beaucoup, la fin d'un accès à l'art et à la jeune création contemporaine. « *À Saint-Nazaire, il n'y a pas de musée. Nous sommes la seule structure d'art plastique du coin. Il faudra désormais aller à Nantes pour aller au musée* », explique la directrice du centre d'art Sophie Legrandjacques.



« À Saint-Nazaire, il n'y a pas de musée. Nous sommes la seule structure d'art plastique du coin. Il faudra désormais aller à Nantes pour aller au musée. »

SOPHIE LEGRANDJACQUES,
DIRECTRICE DU CENTRE D'ART LE GRAND CAFÉ.

Elle affirme aussi qu'un tel déplacement n'est, pour des questions logistiques ou économiques, pas toujours possible. Et pour les plus jeunes publics, la perte est grande : *« On fait un travail énorme auprès des écoles. Sans le Grand Café, il y a aura dans la région désormais une rupture d'égalité »*, détaille-t-elle avant de parler d'un *« effondrement de l'écosystème artistique »*. Avec l'École des Beaux-Arts de Saint-Nazaire, installée depuis quatre ans en ville,

un environnement fructueux pour la prochaine génération d'artistes, d'amateurs et de professionnels de l'art s'était mis en place. *« Pour les artistes et autres acteurs culturels qui vont rester, les interlocuteurs de proximité seront rares »*, s'inquiète la directrice.

Et Saint-Nazaire est loin d'être un cas isolé. En mars dernier, le collectif Travailleur.euses de l'art 31 lançait la campagne « R.I.P. » (Rest in peace) pour dénoncer la fermeture d'une quinzaine de lieux culturels à Toulouse – dont le BBB centre d'art en février – qu'il impute aux mandats du maire Jean-Luc Moudenc (LR). Ainsi quelques semaines avant les élections municipales, plusieurs anciens espaces se sont vu recouvrir d'une affiche sur laquelle était inscrite « R.I.P. » puis le nom des sites dédiés aux arts visuels qui ont fermé leurs portes au public entre 2010 et 2026. Dans un [article](#) de l'Opinion Indépendante, des membres du collectif regrettent que la baisse des subventions allouées aux lieux dédiés aux arts visuels – les centres d'art notamment – soit aussi répandue dans la municipalité. Ainsi, après 33 années d'existence, le BBB centre d'art voyait, en 2025, le financement de ses partenaires public diminuer de 18 %, entraînant alors une prévision de déficit de 40 000 euros pour la fin de l'année. Le loyer du lieu aurait, quant à lui, doublé en trois ans. *« Toulouse connaît des baisses de dotations, mais elles ne touchent pas tous les secteurs de la même manière. C'est la culture qui a largement absorbé ces réductions »*, témoigne le collectif.

Le BBB Centre d'art
à Toulouse.

© BBB CENTRE D'ART. IDENTITÉ
VISUELLE ET GRAPHIQUE : LIEUX
COMMUNS.



« Toulouse connaît des baisses de dotations, mais elles ne touchent pas tous les secteurs de la même manière. C'est la culture qui a largement absorbé ces réductions »

COLLECTIF TRAVAILLEUR.EUSES DE L'ART 31.



« Les gens sont animés différemment. L'investissement des curateurs et directeurs d'un centre n'est pas le même que celui des conservateurs et directeurs d'un musée. Avec un centre d'art, le lien est plus direct et le soutien plus ancré. »

ADRIEN VESCOVI, ARTISTE.

© Elsa Kostic.

« Des lieux-refuges »

À l'heure où le coût de la vie dans les grandes villes rend de plus en plus difficile l'implantation d'artistes en début de carrière, les centres d'art représentent souvent pour ces derniers une première porte d'entrée dans le milieu. « *Sans eux, je ne serai pas là où j'en suis* », témoigne Adrien Vescovi. Récemment exposé au Palais de Tokyo à Paris, actuellement à la Vieille Charité à Marseille, l'artiste a fait, comme d'autres, ses premiers pas en marge des grandes villes et des grandes institutions. Ses premiers projets professionnels se font notamment avec l'appui des centres d'art Tripode à Rosay, à quelques kilomètres de Nantes, de la Villa du Parc en Haute-Savoie, au Grand Café à Saint-Nazaire... « *Ce sont eux qui sont venus me trouver dans mon studio à la montagne. Les équipes des centres d'art sont très proches des artistes de leur environnement, qu'ils suivent et vont chercher pour les montrer* », raconte Adrien Vescovi. L'artiste, qui collabore aujourd'hui avec plusieurs musées, ne cache pas la différence entre un projet monté avec un centre d'art à échelle locale, et une institution à échelle nationale : « *Les gens sont animés différemment. L'investissement des curateurs et directeurs d'un centre n'est pas le même que celui des conservateurs et directeurs d'un musée. Avec un centre d'art, le lien est plus direct et le soutien plus ancré* ». « *On est l'échelon le plus proche des artistes pour la production d'œuvres* », rappelle à ce titre l'Association française de développement des centres d'art contemporain (DCA). Comme beaucoup de jeunes diplômés d'école, Adrien Vescovi est passé à ses débuts par des missions de régie d'exposition dans un centre d'art, à la galerie Édouard Manet à Gennevilliers. « *Les centres d'art montrent, et embauchent, la jeune génération. C'est hyper important pour la formation. Qu'on collabore avec un centre en tant qu'artiste employé ou exposé, on y apprend énormément de choses. Les projets et les parcours s'y professionnalisent* », détaille l'artiste, qui parle des centres d'art comme de « lieux-refuges ». Des lieux où les vocations – d'artistes comme de futurs professionnels de l'art – trouvent un espace où prendre racine. Touchant des publics souvent éloignés du champ de l'art contemporain, les centres d'art remplissent donc une mission dont le succès ne se mesure pas quantitativement, mais qualitativement.

Fréquentation et performance

Mais la question de la fréquentation revient, toujours, en boomerang. Et, souvent, elle est un argument en défaveur du maintien des centres d'art, un alibi facile pour cacher les véritables raisons du désengagement financier des partenaires public ou privés de ces lieux. « *Les centres d'art deviennent*



Le Quartier à Quimper.

© Wikimedia Commons.

Discours du Maire adjoint
à la Culture M. Michel Ray
à l'occasion du vernissage
de l'exposition « Garden
of Commons » de Nefeli
Papadimouli au Grand Café
- centre d'art contemporain,
Saint-Nazaire, 12 juin 2026.



*« On répète partout
que c'est la crise, qu'il
faut éponger la dette.
Mais l'art contemporain
n'est pas là où ça fuit.
L'art contemporain
n'a pas propension
à toucher tout le monde
et l'argument
de la fréquentation est
un peu déplacé. »*

**VIRGILE FRAISSE, CURATEUR ET SOCIOLOGUE
DE L'ART.**

© ZK/U Berlin.



souvent un objet de clivage pour les adversaires politiques. Leurs fermetures suivent toujours un revers politique dans les municipalités et les régions », explique le curateur et sociologue de l'art Virgile Fraisse, qui s'est penché en 2021 et 2022 sur les fermetures abruptes de quatre centres d'art – Le Parc Saint Léger à Pougues-les-Eaux, Les Églises de Chelles, Le Quartier à Quimper, Le Magasin à Grenoble (rouvert en 2022) –, dont il a tiré une série documentaire radio « Les centres passagers », diffusée sur DUUU radio. Et de continuer : « Les centres d'art sont nés à la fin des années 1980 dans un boom post-Mitterrand, où la décentralisation et l'accès à la culture était de mise. On assiste aujourd'hui à un rétropédalage politique, qui cristallise souvent le conflit gauche-droite – mais pas que. À Saint-Nazaire, c'est une mairie PS qui a décidé de fermer le Grand Café. Dans une époque de crise économique, l'idée d'une réévaluation des budgets est une des solutions les plus invoquées par les édiles. « On répète partout que c'est la crise, qu'il faut éponger la dette. Mais l'art contemporain n'est pas là où ça fuit », note Virgile Fraisse. Il rappelle, par ailleurs, que l'art contemporain n'a « pas propension à toucher tout le monde » et que « l'argument de la fréquentation est un peu déplacé ». Quand on lui parle du sujet, le bureau de DCA s'interroge : « Comment prétendre que nos lieux ne sont pas fréquentés ? ». Dans son rapport d'activité de 2025, l'association indique que les centres d'art de son réseau reçoivent 1,5 millions de visiteurs par an mais également que, pour la première fois, « la DGCA ne nous demande plus de faire augmenter nos chiffres ». Car pour Virgile Fraisse, en effet, « un centre d'art n'opère pas selon une logique de marché, ce n'est pas un lieu voué au divertissement. Bien sûr qu'un centre ne pourra jamais « remplir un stade de rugby » comme j'ai déjà entendu dire un élu ». Il s'inquiète aujourd'hui d'un « mouvement de fond qui tend vers une centralisation et une privatisation de la culture, qui sera de plus en plus élitiste. Ce qui se passe avec les centres d'art me fait beaucoup penser aux déserts médicaux ». Le sociologue Alain Chenevez, auteur de la tribune « Obliger la culture à se défendre sur le terrain de la performance, c'est oublier sa valeur propre » publiée le 3 juin dans *Le Monde*, abonde : « La période n'est pas favorable à l'idée que l'art, la culture ou l'éducation soient essentielles. La culture est placée dans une position défensive : elle doit prouver qu'elle mérite d'exister alors même que les moyens qui la rendent possible sont, eux, de plus en plus fragilisés ». Pour lui, la culture est rentrée dans un monde du mesurable et du quantifiable et il dit observer son « hyper instrumentalisation ». Et les questions suivantes

*« La culture est placée dans une position défensive :
elle doit prouver qu'elle mérite d'exister
alors même que les moyens qui la rendent possible
sont, eux, de plus en plus fragilisés. »*

ALAIN CHENEVEZ, SOCIOLOGUE.

de se poser : la culture doit-elle être utile ? Doit-elle être pensée comme une fonction externe qui sert au tourisme, à l'économie, à une politique, à la transition écologique... ? Et est-elle toujours un objet de politique publique ?



« Les centres d'art doivent accueillir des artistes, produire des œuvres et organiser des expositions. Cette mission artistique implique pour les tutelles l'instauration de critères de qualité implicites. »

**CHARTRE DES MISSIONS DE SERVICE PUBLIC
POUR LES INSTITUTIONS D'ART
CONTEMPORAIN.**

Des structures diverses

La fragilisation et précarisation des centres d'art pose, plus largement, la question de son modèle. « On a l'impression qu'il y a une vraie méconnaissance du modèle des centres d'art, souligne l'association DCA. On ne correspond pas à des critères pré-établis et nos structures, leurs échelles, sont très diverses. C'est aussi notre richesse : nos modèles sont plus ouverts et il nous semble très important de préserver cette diversité ». Dans un [article](#) publié en 2025 dans la revue *Culture et musées, muséologie et recherche sur la culture*, le muséologue Noam Alon revient quant à lui sur l'histoire de ces structures et sur la mise en place, en 2000 par le ministère de la Culture, d'une Charte des missions de service public pour les institutions d'art contemporain. Cette charte, écrit-il, « érige les centres d'art en partenaires publics légitimes, tout en encadrant précisément leurs missions. Loin de la spontanéité expérimentale des débuts, cette charte tend à inscrire les centres d'art dans une logique de gestion, d'évaluation et de standardisation ». Trois responsabilités y sont alors définies : artistique, territoriale et sociale. Et de détailler : « Les centres

d'art doivent accueillir des artistes, produire des œuvres et organiser des expositions. Cette mission artistique implique pour les tutelles l'instauration de critères de qualité implicites. » Si cette charte permet aux centres d'art de consolider leur statut institutionnel, elle « s'inscrit aussi dans un processus de rationalisation des politiques culturelles : la qualité artistique doit être démontrée, les actions évaluées, la gestion professionnalisée. Ce mouvement accompagne, en creux, une forme de normalisation progressive, déjà amorcée dans les années 1990. » Et, peu à peu, l'État demande aux centres d'art d'adosser la création contemporaine à une mission de service public qui doit se mesurer et se justifier. Faire plus, donc, mais avec peu voire de moins en moins de moyens. « Globalement, nos moyens baissent – même avec des subventions constantes, la hausse de coûts est elle aussi permanente – et cela demande aux équipes comme aux artistes de redoubler d'inventivité, on peut parler de système D, on peut témoigner du professionnalisme et de la créativité des équipes », nous explique à ce propos une membre du bureau de DCA avant d'ajouter : « Nos conditions de travail se dégradent au sens où nous sommes souvent en sous-effectifs et que notre niveau d'exigence est toujours aussi fort. Cela demande à beaucoup d'être polyvalents. »

Stratégies

Malgré des conditions qui se dégradent et les équipes qui, parfois, s'abîment dans un métier-passion, faute de moyens et de soutien, les centres d'art sont prescripteurs et surtout, tiennent à conserver une forme de solidarité entre eux sur tout



Assemblée générale de DCA,
mai 2025. Visite
de l'exposition « Mirage »
du Duo -Y-, CEAAC.

© DCA.

« Cette charte érige les centres d'art en partenaires publics légitimes, tout en encadrant précisément leurs missions. Loin de la spontanéité expérimentale des débuts, cette charte tend à inscrire les centres d'art dans une logique de gestion, d'évaluation et de standardisation »

NOAM ALON, MUSÉOLOGUE.

Le futur CLAC (Centre d'art Lozérien d'Art et de Citoyenneté) dans l'Ancien monastère de Sainte-Enimie

© Sammy Rio.

Alice Durel et Margaux Bonopera.

© Grégoire D'ablon.



le territoire. Margaux Bonopera et Alice Durel l'ont bien compris avec leur projet de Centre Lozérien d'Art et de Citoyenneté (CLAC) qui doit être inauguré dès cet été avec une programmation hors-les-murs (en attendant les travaux). Se définissant toutes les deux comme des « *bébés centres d'art* », elles expliquent être « *très attachées à ce modèle où elles se sont toutes les deux formées* ». Et d'ajouter : « *nous voulions nous inscrire dans cette lignée* ». Tous les projets qu'elles vont porter au sein du lieu auront un lien « *avec des publics spécifiques ou des initiatives locales* ». Car, de fait, le monastère que le CLAC va occuper est très grand et leur laisse la possibilité d'accueillir « *d'autres structures du territoire* ». Pour la maire de la commune de Sainte-Enimie, Jaclyn Malaval, le projet du CLAC « *est innovant* ». « *Il n'y a pas de lieux similaires en Lozère, ajoute l'élue. Et leur projet de travail avec les associations qui font vivre le territoire nous a semblé essentiel* ». Pour construire leur proposition de projet, Margaux Bonopera et Alice Durel nous expliquent avoir regardé quels discours politiques et arguments étaient utilisés en faveur des centres d'art. Une stratégie qui semble avoir fonctionné.

Ainsi, pour exister ou continuer d'exister, les centres d'art sont-ils aujourd'hui contraints de trouver des tactiques ? Alors que le secteur de la culture, et des arts visuels particulièrement, traverse une crise depuis une dizaine d'années, ces espaces – fragiles – sont en première ligne et souffrent à la fois de la contraction des financements publics et des offensives réactionnaires qui se multiplient. Comment sortir de cet écueil ? Les réflexions sont nombreuses, les débats souvent houleux et les critiques parfois nécessaires pour empêcher le « *devenir low cost* » de la culture et se battre, pour reprendre les mots d'Arnaud Idelon dans son livre *Culture Low Cost - Dernière Démarque*, contre « *sa pure et simple liquidation ou – pire – son instrumentalisation au service d'une politique culturelle identitaire* ».

« Le projet du CLAC est innovant. Il n'y a pas de lieux similaires en Lozère. Et leur projet de travail avec les associations qui font vivre le territoire nous a semblé essentiel. »

JACLYN MALAVAL, MAIRE DE SAINTE-ENIMIE.

L'association NOC : « On crée une bulle, un espace où les enfants hospitalisés peuvent développer leur imaginaire »



Créée il y a 20 ans, Nous On Crée ! L'école d'art à l'hôpital ! (NOC) présentait, le 3 juin, les créations des quelques 700 enfants qui bénéficient des actions de l'association. Reportage.

PAR RADIDJA CIESLAK

L'exposition de l'association NOC au Palais de Tokyo à Paris le 3 juin 2026.

© Thomas Pringault.

Un atelier en groupe à l'hôpital organisé par l'association NOC.

© NOC.

Ravissantes feutrines en formes de créatures marines, organes en délicates broderies, autoportraits fleuris. En cette soirée du 3 juin, les murs du Palais de Tokyo, à Paris, sont recouverts d'œuvres aussi chatoyantes que sensibles. Les artistes en sont des enfants hospitalisés, accompagnés par l'association Nous On Crée ! L'école d'art à l'hôpital ! (NOC) qui célèbre ses vingt ans cette année et les expose à cette occasion. Tout cela commence en 2005, tandis qu'Élodie Thébault, artiste et fondatrice de l'association, se retrouve trois mois dans un service d'oncologie pédiatrique, dans le cadre d'un travail universitaire. Suite à cette expérience, elle commence à réaliser des ateliers artistiques auprès



nec!
L'école d'art à l'hôpital





« À l'hôpital, tout n'est que contrainte. Nous devons réussir à les convaincre, car ils sont fatigués, ils ont mal. »

ÉLODIE THÉBAUD, ARTISTE ET FONDATRICE DE L'ASSOCIATION NOC.

© Thomas Pringault.

de tout cela, certains mettent parfois plusieurs semaines avant de pousser la porte de l'atelier. « À l'hôpital, tout n'est que contrainte, rappelle Élodie Thébaud. Nous devons réussir à les convaincre, car ils sont fatigués, ils ont mal. »

Un suivi dans l'apprentissage

C'est pourquoi l'atelier suit une logique propre, étrangère au rythme médical. Chaque matin, les enseignantes commencent par prendre les transmissions – quel enfant est présent, qui est en soins, qui ne l'est pas – puis elles font le tour des services, circulent de chambre en chambre. Les soignants sont dans la boucle, mais l'espace de l'atelier se veut distinct de l'environnement hospitalier. « On crée une bulle, un espace où ils sont paisibles. Ils peuvent dire non, développer leur imaginaire, s'évader. Je veille au grain pour que cet espace leur soit profondément dédié » explique Lou



« On crée une bulle, un espace où ils sont paisibles. Ils peuvent dire non, développer leur imaginaire, s'évader. »

LOU DERVIEUX, ENSEIGNANTE.

© Thomas Pringault.

d'enfants à l'Institut Curie. Dix ans plus tard, cette initiative se mue en une association, NOC, qui accompagne aujourd'hui plus de 700 bénéficiaires par an. Les ateliers viennent ponctuer un quotidien où les difficultés sont nombreuses pour ces jeunes patients. La fatigue, la douleur, la chimiothérapie perturbent leurs journées, les interrompent sans prévenir. Dans les services où intervient NOC, les enfants sont atteints de maladies graves, chroniques et psychiatriques, ce qui implique des durées de suivi parfois vertigineuses. Les enfants en dialyse peuvent par exemple revenir toutes les semaines durant de longues années dans l'attente d'une greffe. En raison

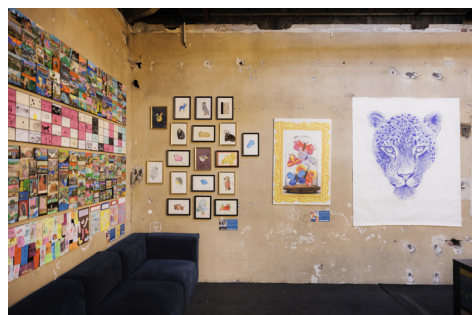


L'exposition de l'association NOC au Palais de Tokyo à Paris le 3 juin 2026.

© Thomas Pringault.

Atelier géant lors de l'événement de l'association NOC au Palais de Tokyo à Paris le 3 juin 2026.

© Thomas Pringault.



L'exposition de l'association NOC au Palais de Tokyo à Paris le 3 juin 2026.

© Thomas Pringault.

Dervieux, enseignante à l'Institut Curie depuis sept ans, formée à l'École des Arts Décoratifs. L'atelier est conçu pour s'adapter à toutes les circonstances – à l'enfant présentant une tétraplégie pour qui le pinceau s'ajuste au bout du doigt, à ceux enfermés en chambre stérile, pour lesquels Lou Dervieux entre avec son matériel désinfecté. Quant à la durée, c'est au bon vouloir de ces artistes en herbe. Ils restent parfois cinq minutes ou plusieurs heures, comme ils le veulent. Dans un univers où tout est imposé – les horaires, les soins, les examens –, l'atelier est finalement l'unique espace où l'enfant « peut dire non, peut choisir », pointe Lou Dervieux. Benoît en sait quelque chose. Ce père, également bénévole NOC, a découvert l'association en 2016 dans le service de néphrologie de l'Hôpital Necker - Enfants malades, par une professeure venue proposer un atelier à sa fille Maxence, alors âgée de quatre ans. « Il y a beaucoup de super associations, mais souvent elles ne passent qu'une fois. Or là, une enseignante d'art revenait toutes les semaines. Il y avait donc un suivi dans l'apprentissage. Je me suis rendu compte qu'il y avait un objectif pour

ma fille. » Il marque une pause. « L'hôpital peut parfois faire penser à une prison. Les journées sont excessivement longues. Alors durant ces moments d'atelier où l'on souffle... » Et après ces années d'ateliers, nombreux sont les enfants qui ont continué à créer, certains sont même allés faire des études d'art et de design. « L'atelier, ça m'a réactivé le cerveau. J'ai pu retourner à l'école », confiait une jeune patiente à Élodie Thébault il y a quelques mois.

Une exigence de qualité

Aujourd'hui, NOC intervient dans cinq services hospitaliers, et s'appuie sur cinq enseignantes professionnelles, formées à une méthodologie spécifique pendant un an par Élodie Thébault elle-même. Si tout cela a été possible, c'est parce que NOC se refuse à proposer des ateliers qui seraient seulement « occupationnels ». L'association veut proposer un apprentissage artistique véritable, avec « une exigence de qualité » et « l'objectif d'exposer » à terme. Du matériel professionnel est mis à leur disposition, ainsi que toute une pluralité de médiums : laine, matériel de linogravure, gouaches, aquarelles. En vingt ans d'activité, NOC ne s'est pas limité aux murs des hôpitaux : quatre-vingts œuvres ont été exposées à Monaco, une rétrospective a eu lieu à la Halle des Blancs Manteaux, à Paris, des travaux sont présentés depuis 3 ans au Salon du dessin.

« L'hôpital peut parfois faire penser à une prison. Les journées sont excessivement longues. »

BENOÎT, BÉNÉVOLE

La Guaira : sous les décombres, artistes et habitants organisent leur solidarité

La lettre de Dolores Dávila,
correspondante au Venezuela



Siul Rasse,
Personajes del Mar, 2026.
© Instagram / @siulrasseart.

Ci-dessous :
Les décombres d'un bâtiment
résidentiel à La Guaira
à la suite des deux séismes
du 24 juin 2026.

Ariana Cubillos/AP/SIPA.

L'aéroport international
de Maiquetia avec
une installation de **Carlos
Cruz-Diez**.

Matias Delacroix/AP/SIPA.

À l'heure où j'écris ces lignes, un peu plus d'une semaine après les deux séismes de magnitude 7,2 et 7,5 qui ont secoué le Venezuela le 24 juin et provoqué la mort de l'artiste Onai Quiñonez (1993-2026), l'ampleur de la tragédie reste difficile à évaluer : il est toujours impossible de vérifier les chiffres officiels concernant les victimes, les personnes disparues, les familles détruites, les sans-abri et les enfants devenus orphelins, ainsi que le nombre total d'infrastructures effondrées ou endommagées. Les données fournies par le gouvernement ne correspondent pas aux estimations des organisations non gouvernementales – une contradiction qui apparaît de manière flagrante lorsqu'on compare les rapports officiels sur les bâtiments effondrés avec ce que révèlent les images satellites. Bien que les dégâts se soient étendus à plusieurs régions du pays, y compris la capitale, Caracas, c'est l'État de La Guaira qui a subi les conséquences les plus dévastatrices. Cette région côtière, limitrophe de la capitale, abrite le principal port maritime du pays et l'aéroport international de Maiquetia – tous deux célèbres pour les interventions à grande échelle

de l'artiste Carlos Cruz-Diez –, qui ont été gravement touchées. Aujourd'hui, la piste de l'aéroport est utilisée comme un hôpital et une morgue. La Guaira joue un rôle crucial de ville satellite, étant donné que le trajet qui la sépare de Caracas ne prend que quelques minutes, sans compter qu'elle a toujours été une destination prisée pour les Caraquéños. Dans les années 1950, de célèbres stations balnéaires y ont été construites. Elles constituent aujourd'hui un véritable patrimoine et sont reconnues non seulement pour leur architecture, mais aussi pour leurs sites conçus par des paysagistes de renom tels que le brésilien Roberto Burle Marx. Mais avec les tremblements de terre, certaines de ces stations se sont effondrées tandis que d'autres sont gravement touchées. Historiquement, La Guaira a toujours été un lieu d'inspiration pour les artistes : c'était le refuge de peintres comme Armando Reverón, le lieu de naissance de Luchita Hurtado et la destination d'artistes-voyageurs du XIX^e siècle, tels que le peintre danois Fritz Georg Melbye et l'amiral anglais Sir Michael Seymour. De même, ce fut la première destination de Camille Pissarro après son départ





Camille Pissarro, *Paysage à la Guaira, 1852*

Camille Pissarro,
Paysage à la Guaira, 1852.
Art Heritage / Alamy / Hemis.

de Charlotte-Amalie, dans les Îles Vierges Britanniques. Au cours de son séjour au Venezuela, entre 1852 et 1854, le jeune Pissarro réalisa environ 200 croquis, dessins et peintures qui immortalisent les paysages de La Guaira et le voyage vers Caracas. Aujourd'hui, malheureusement, la région ne fait plus la une des journaux pour sa beauté, mais pour une catastrophe dévastatrice face à laquelle le monde entier s'est mobilisé pour apporter son aide.

Solidarités multiples

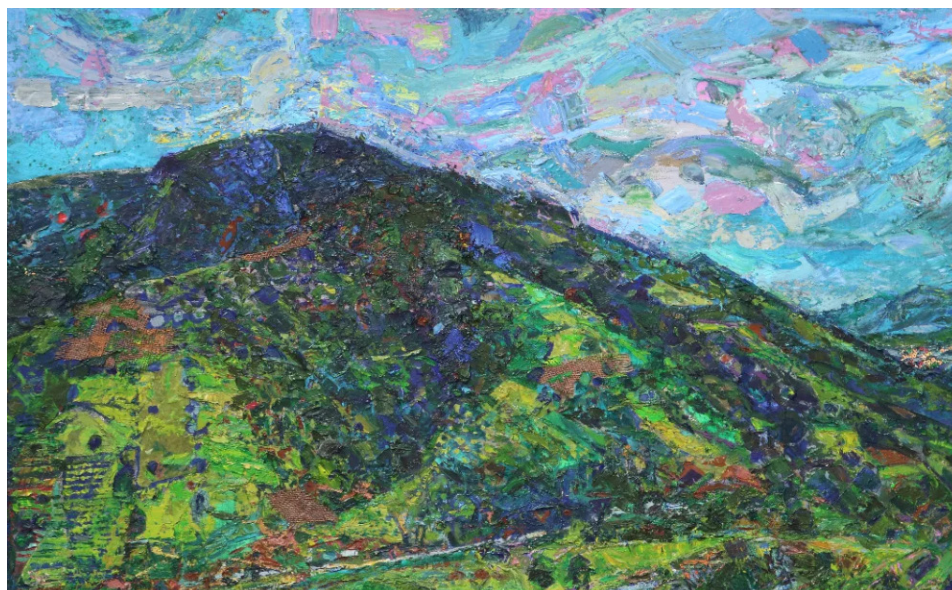
Ce n'est pas la première fois qu'une tragédie frappe l'État de La Guaira (anciennement État de Vargas). En 1969, la région a subi un tremblement de terre dévastateur. Trente ans plus tard, en 1999, le premier glissement de terrain majeur s'est produit, alors même qu'un référendum constitutionnel était organisé pour approuver la nouvelle Constitution impulsée par Hugo Chávez, qui avait pris ses fonctions de président en février de cette même année. Au milieu de pluies torrentielles, Chávez citait Simón Bolívar et déclarait : « *Si la nature s'oppose à nous, nous la combattons et la forcerons à nous obéir* » – la phrase fut prononcée par *El Libertador* le 26 mars 1812, à la suite du tremblement de terre destructeur de Caracas. On a parfois l'impression

Un homme à Caracas a disposé sur sa moto un panneau pour un enfant porté disparu.

Jimmy Villalta / VWPics, Visual and Written / Alamy / Hemis.

que les sept plaies d'Égypte se sont abattues sur le Venezuela, mais il semble qu'elles se soient toutes déchaînées d'un seul coup sur La Guaira. Les images sont terrifiantes : des prises de vue aériennes aux témoignages des habitants et des secouristes. En revanche, la solidarité des citoyens a été impressionnante, avec une mobilisation immédiate allant des livreurs locaux à la diaspora vénézuélienne dispersée à travers le monde. Chacun a apporté son aide à sa manière : des agriculteurs ont envoyé de la nourriture, des médecins et des pompiers d'autres régions se sont rendus sur place, et des ingénieurs et architectes se sont portés volontaires pour inspecter les structures. Dans cet effort décentralisé, les réseaux sociaux se sont révélés essentiels pour diffuser des informations sur les personnes disparues et coordonner l'aide là où elle est le plus nécessaire. Les citoyens arrivent avec leur propre matériel, notamment des antennes Starlink pour rétablir les communications et, fait remarquable, certaines personnes coincées sous les décombres ont même réussi à envoyer leurs coordonnées précises aux équipes de secours. Une aide internationale est également parvenue de nombreux pays : des délégations et des équipes de secours accompagnées de chiens dressés sont arrivées d'Argentine, du Brésil, du Canada, du Chili, de la Colombie, de la République tchèque, de la République dominicaine, d'Équateur, d'El Salvador, de France, d'Allemagne, d'Inde, d'Israël, d'Italie, de Jordanie, de Lituanie, du Mexique, des Pays-Bas, du Panama, du Pérou, du Qatar, de Serbie, d'Espagne, de Suisse, de Syrie, de Turquie, du Royaume-Uni et des États-Unis. On a aussi vu débarquer diverses organisations de secours telles que « Los Topos » du Mexique et le GSCF (Groupe de Secours





Une œuvre de **Onai Quiñonez**.

© Instagram / @onai.qui.

Le compte Instagram **@proyecto_el_encanto** tient à jour une liste active concernant les étudiants et les professeurs de l'UNEARTE (Universidad Nacional Experimental de las Artes) qui ont été retrouvés ou qui sont toujours portés disparus.

© Instagram / @proyecto_el_encanto.

Catastrophe Français) de France. Il est d'ailleurs réconfortant d'entendre les membres des Topos affirmer qu'ils gardent l'espoir de sauver des personnes vivantes, même 7 à 10 jours après la tragédie.

Responsabilités partagées

Le monde entier s'est mobilisé pour apporter son aide, en faisant des dons par l'intermédiaire de fondations et de listes de souhaits sur Amazon. À présent, la grande question est de savoir comment et quand toute cette aide parviendra entre les mains de ceux qui en ont le plus besoin. Il est évident que personne n'est préparé à un tremblement de terre, encore moins un pays en situation d'abandon institutionnel total comme le Venezuela, où il n'y a eu aucun investissement dans les infrastructures, où l'inflation reste étouffante et où le salaire d'un fonctionnaire équivaut à peine à une maigre somme qui ne suffit pas à couvrir les besoins alimentaires de base. Malgré toute l'aide internationale apportée, nous constatons que la Garde nationale et les entités gouvernementales ne se sont pas pleinement mobilisées pour venir en aide à la population. Le mépris envers la présidente par intérim Delcy Rodríguez est assourdissant sur les réseaux sociaux, où elle est directement accusée d'inefficacité institutionnelle. Il est toutefois paradoxal de constater à quel point ces mêmes réseaux remettent peu en question le véritable

contexte sous-jacent aux actions limitées de ce gouvernement de transition. Si l'on analyse la situation en partant du principe que le Venezuela fonctionne actuellement comme un protectorat des États-Unis et que M^{me} Rodríguez a été placée à ce poste sous l'égide de l'administration de Donald Trump pour gérer la transition, la responsabilité est partagée. Avec le contrôle de l'industrie pétrolière en jeu et la tutelle politique de Washington, on peut se demander si la paralysie gouvernementale face à cette immense tragédie est un signe de plus d'inefficacité locale ou le résultat du cadre strict et des limites de la stratégie politique imposée par Trump.

Les artistes touchés

La communauté artistique est profondément bouleversée par le sort de plusieurs de ses créateurs à la suite du séisme. Après une semaine de recherches intenses, la famille de l'artiste néo-expressionniste Onai Quiñonez a annoncé son décès. De son côté, la photographe Azalia Licón, après avoir réussi à sauver sa mère, a cherché désespérément son frère, Daniel Licón ; malheureusement, après d'innombrables recherches, ce dernier a été retrouvé sans vie. La tragédie a également frappé de près l'artiste Siul Rasse, qui a perdu trois proches. Parmi les rares certitudes réconfortantes, l'artiste Federico Ovalles-Ar, qui réside actuellement à Bogotá, a confirmé avoir réussi à localiser sa mère saine et sauve. Face à l'incertitude généralisée, le compte Instagram **@proyecto_el_encanto** tient à jour une liste active contenant des informations constamment actualisées concernant les étudiants et les professeurs de l'UNEARTE (Universidad Nacional Experimental de las Artes) qui ont été retrouvés ou qui sont toujours portés disparus. Il est essentiel que la solidarité ne faiblisse pas, car nous n'en sommes qu'au tout début d'une reconstruction longue et complexe.

proyecto_el_encanto
La Guaira, Vargas, Venezuela

UNEARTISTAS DESAPARECIDOS

Ainhoa Chacón (AA La Guaira)
Airam Romero (AA La Guaira)
Alcides Ramos Gil (Profesor AA La Guaira)
Aleiris Fuenmayor (Catia la mar)
Alejandro Wladimir Landaeta Mejía (La Guaira) C.I: 30.628.109
Alexa Loyo (La Guaira) C.I: 31.219.420
Anntonela Ramírez (La Guaira) C.I: 32.730.021

👍 420 💬 27 🔄 412 📌 143

proyecto_el_encanto Aún no sabemos nada de estos estudiantes de UNEARTE. Algunos son del ambiente de aprendizaje (AA) La Guaira.

Comparte para que llegue a más personas, con esperanza de encontrarlos sanos y salvos 🙏

#terremoto #venezuela 🇻🇪 #unearte #estudiantes

Il y a 4 jours · Voir la traduction

➡ **Informations pratiques : des dons peuvent être déposés, à Paris, à l'adresse suivante : Cat' chapa, 49, avenue de Versailles, 75016 Paris, catchapa.fr**